

ZUHAYR ABOU CHAYEB

Né à Dayr al-Ghusoun en 1958, il exerce le métier de graphiste et de maquettiste dans une maison d'édition à Amman. Ces deux poèmes sont tirés de son troisième et dernier recueil, *Une biographie de l'herbe* (1997).
Traduit de l'arabe par Youssef Seddik.

La lave est ma ruse

Dépouillé comme la tombe
J'enfonce dans la nuit mon âme
Et la terre s'apaise comme la chair
Je la vois glisser à l'horizon cardé comme de la laine
A l'aube comme aux vêpres

Nu
Je remballe le ciel, tout nu que je suis
Et me libère de l'enveloppe d'argile
Prestement je m'extirpe des points cardinaux
Comme un vent strident
Qui terrasse la dune
Fauche les plus nobles
Ainsi que le Haut Conseil
Et tous les bienheureux dans la douce patience
Et là, je vois :
Les planètes qui, éparses, adviennent
Et, alourdis, les points cardinaux, dans l'éclat de la nuit, se
déplacent
Et consolident leur siège
Et je vois dans le flou
Dans la lèvre de la plaie
Et m'assoupis
Je vois
Et je m'en vais errant comme un révélation
Vers une solitude encore plus majestueuse que la mort
Sur un sentier encore plus net que le vide

Me voici nu
Et je couvre de bonne senteur mon âme
Et je déränge les noires constellations
Je dicte à son argile que ma ruse est lave
Que j'enflamme mes houles pour ses replis

Et me recueille
 Me concentre
 Et je prie
 Je pince comme un hoquet la chair du ciel
 D'un profond pincement
 Et j'en limite la plénitude par mes crues et mon limon
 Et je le submerge de sanglots

Par le sable franc quand je me suis emmitoufflé
 Et dans ma cape ont sommeillé les désirs de la terre
 Endormis
 Ils ont permis que je me réveille
 Nu, comme la glissade d'une lumière sur le nuage
 D'un envol plus haut encore que le clair matin

Je suis fait de cette chaleur si terrienne
 Comment alors, ô mon sang rebelle, as-tu pu frissonner ?
 Voici que ma solitude
 Cajole l'herbe dans l'espoir de l'attendrir,
 Et voici qu'une rose hérite un peu de l'âme,
 Et voici qu'un ciel me fait face.

Je suis de cette chaleur si terrienne
 Et d'un baiser que deux brindilles ont posé sur mon masque
 Ma solitude défend la poussière de la peur
 Et mon ombre m'éclaire comme un rêve
 J'ai une franche terre sur laquelle je me suis dévêtu
 D'un corps parfait de songes
 Par lequel des points cardinaux ouvrirai-je mes profondeurs
 Et jetterai-je au soleil la nudité de mes os ?

Ah si des rêves tombe l'aveu d'un éclat de lumière
 L'aveu d'une terre
 Pour que je commence à parler !

Ecarte de moi ce sable

L'air a vieilli
Et, suffoquant, il a fui mes poumons
Il a assouvi les morts avant de s'en aller

Il a déployé l'étendue pour ses coursiers assoiffés
Il a annoncé la ruine

L'air est mort
Aux arbres j'ai porté sa dépouille
Et j'ai consolé le terreau
Et sans honte je suis sorti de mon corps
Je suis l'esclave de l'air
Mon âme me fait tendre vers le haut
Je tombe, mon corps est mon trou
Je suis l'esclave de l'air et son tombeau
Mon ombre remorque le sable
Aride est mon ombre
Et sur mon sang des traces de pas
Je suis sorti
Sorti de mon corps
Comme un fleuve asséché
Déployant l'étendue pour ses coursiers assoiffés
Il les abreuvé de mirage
Seul, je suis sorti
Et derrière moi était le désert

Non, je n'interrogerai pas le désert sur une rouille qui ronge
ses gorges
Et sape mon âme.
Mon âme vacille sur le gravier
Mon âme me vise de sa nuit
Et fait naufrage dans mes blessures.
Mais moi tel un jour de massacre
Tel une digue de sang entre deux pylônes je crie
Qui donc écartera de moi le sable ?
Qui donc raclera sur mes lèvres le désert
Qui ?

Ô lumière
 Laisse mon cœur derrière toi
 Et en moi chemine,
 A te perdre
 Et guide vers l'âme ta grâce sublime
 Usé est le toit de l'étendue
 Viens donc, avec ta face de majesté
 Et donne-moi un visage
 Des sables emporte-moi en moi
 Et déleste-les de mon sang
 Emporte-moi
 Afin que je pleure la rosée
 Et que je gonfle les houles de mon angoisse
 Et que je crie : ô mon sang, sois donc ces houles !

Tandis qu'en une nuée de sable je passais
 Accompagnant le désert derrière ma sépulture
 Les arbres étaient debout sur mes pieds
 Et le désert en marche
 Et les vents lisaient leur Table céleste dans une la langue des
 classiques
 Alors s'embrouillent les directions.

Et moi je suis l'enfant perdu de la terre
 Un jour de sa glaise j'avais sucé mon âme
 Avant de me perdre,
 Je suis l'enfant perdu de la terre
 Eclat d'une planète qui se maquille de feu
 Mon puits est plein de prophètes
 Et mon sang de prière

Ecarte de moi ce sable
 Afin que j'adresse mon ambassade à la lumière
 Ecarte de moi
 Afin que je meures barbouillé seulement de mon sang
 Me dégoûte une rosée
 Au caprice de la vie.